



« -La croyance en Dieu est un jugement sur la vérité d'une proposition, - la foi en Dieu reste un acte de confiance en une personne" »
Frédéric Guillaud

Dieu Existe !

de Frédéric Guillaud*, par Patrick Brun

Peut-on encore parler aujourd'hui des preuves rationnelles de l'existence de Dieu? C'est le défi que Frédéric Guillaud, agrégé de philosophie, a relevé dans son livre "DIEU EXISTE, Arguments philosophiques".

Perspective agnostique

Depuis bien longtemps, en effet, ce sujet semblait avoir été laissé de côté par les théologiens au profit d'une attitude fidéiste où l'intellect s'efface devant le sentiment intérieur et la croyance subjective. D'ailleurs, comme le souligne Frédéric Guillaud, la théologie est considérée bien souvent, non plus comme une science à part entière, mais simplement comme « ce qu'ont écrit les théologiens », une histoire ou une compilation des idées théologiques; même chose pour la philosophie, qui en tant que discipline universitaire, n'est plus qu'une histoire des opinions et des doctrines des grands (ou moins grands) philosophes. Le premier mérite de cet ouvrage

est justement de réhabiliter la réflexion philosophique authentique, avec analyse des concepts, argumentation, démonstration, exposé des opinions, critique..., le tout avec méthode, rigueur et le maximum d'exhaustivité.

D'emblée l'auteur déclare dans la première phrase de son introduction : « ce livre ne parle pas de religion ». Il s'agit donc pour lui exclusivement d'examiner ce que

la raison (la « lumière naturelle ») peut nous dire de l'origine du monde, de la cause première et des premiers principes indépendamment de toute référence à la Révélation; ce que se propose Frédéric Guillaud, c'est de voir jusqu'où peut aller le pouvoir de l'humaine raison dans ces matières essentielles. Il n'y a donc pas dans ce livre de référence directe à l'Évangile, aux Pères de l'Église où aux docteurs,

en tout cas pas comme point de départ ou comme fondement des analyses et des démonstrations qu'il effectue; il peut donc être lu par tout esprit honnête et dépourvu de



préjugé, en dehors de toute croyance particulière et dans une perspective « agnostique » au sens précis de ce mot.

D'abord faire sauter le verrou kantien

La première partie de l'ouvrage s'intitule: « prologue anti-Kant ». Disons-le tout de suite, Frédéric Guillaud a fait là œuvre bonne, œuvre salubre, œuvre pie; s'il n'avait rédigé que ce prologue, son livre mériterait déjà les éloges les plus grands. Il a eu en effet le culot de s'attaquer à la statue du commandeur du monde de la philosophie, de faire sauter un verrou et un interdit qui depuis bientôt deux siècles et demi paralysent la réflexion philosophique en nous interdisant purement et simplement de raisonner en tant que métaphysiciens. C'est ainsi que Frédéric Guillaud parle du « sur moi » Kantien qui plane comme une ombre castratrice sur le développement de la pensée philosophique; c'est une véritable auto censure qui s'est instituée subrepticement à partir de là et qui, de manière très efficace, a entraîné la capitulation des élites, faisant quasiment de la métaphysique une discipline honteuse.

L'auteur s'attaque à la philosophie de Kant sur deux points principaux: d'une part le principe de causalité, que Kant nous interdit d'utiliser en dehors du monde de l'expérience possible, d'autre part en se livrant à une critique serrée de la doctrine des antinomies. Dans les deux cas, Frédéric Guillaud démonte l'argumentation Kantienne avec brio: la conclusion est qu'on peut parfaitement utiliser le principe de causalité pour montrer que le monde a une cause qui lui est à la fois extérieure et transcendante; par ailleurs, la célèbre antinomie « le monde a un commencement / le monde n'a pas de commencement »

que Kant voulait rendre indécidable, trouvant autant d'arguments pour l'un et l'autre terme de l'alternative, est l'objet d'une analyse très fine et convaincante au terme de laquelle il paraît évident que la deuxième affirmation n'est pas fondée.

Une argumentation claire et probante

Ainsi libérée du *sur-moi* Kantien, la recherche métaphysique peut reprendre son cours, et Frédéric Guillaud développer sa réflexion suivant deux axes: un premier volet intitulé « *le monde ne suffit pas* » et un second: « *si Dieu n'existait pas nous ne pourrions pas l'inventer* ».

Il n'est pas possible d'exposer ici en détail le travail argumentaire auquel se livre l'auteur, très détaillé, parfois complexe, mais toujours rigoureux. L'influence de la méthode thomiste est clairement visible dans son approche ainsi que dans ses modes de raisonnement: on expose clairement et sans polémique les diverses opinions sur le sujet que l'on traite, les arguments pour et contre, puis on se livre à une évaluation critique des uns et des autres; enfin, on prouve la thèse que l'on veut démontrer soit par des raisons probantes, soit en montrant que la contradictoire est absurde ou incohérente. Pour autant, sur le fond, la position personnelle de l'auteur ne rejoint pas toujours celle de Thomas, en particulier sur l'épineux problème de l'éternité ou de la non-éternité du monde qui, pour ce dernier, est indécidable et seulement objet de foi. Frédéric Guillaud affirme au contraire qu'il est possible de démontrer que l'univers a eu un commencement, et que le temps ne peut pas être éternel (cf. PP. 209-226). Un atout remarquable dans la façon de procéder de l'auteur: ce n'est qu'à

la fin de chaque raisonnement qu'il synthétise sa pensée sous la forme d'un syllogisme qui récapitule l'ensemble de ses arguments; cela permet au lecteur de bien garder en mémoire les idées clés de la démonstration et sert aussi de transition pour la suite. Ce procédé est très pédagogique; il rend plus aisée une lecture qui, autrement, aurait été plus difficile et plus ardue pour le lecteur moyen.

Le monde ne se suffit pas... Dieu derrière le big-bang

Il y a dans cet ouvrage deux angles d'attaque radicalement différents: le premier consiste à aborder le problème de l'existence de Dieu par la simple raison; c'est l'objet des chapitres I (« la cause incausée ») et II (« l'être nécessaire ») du volet « le monde ne suffit pas ». Dans ce cas, le philosophe procède par concepts et aboutit à une conclusion nécessaire; il ne peut être attaqué que sur la qualité de ses arguments ou sur la forme logique de ses démonstrations.

Il en va bien différemment avec le second angle d'attaque, où Frédéric Guillaud a choisi de croiser la réflexion métaphysique avec les données de la science moderne (chapitres III et IV: « Dieu derrière le big-bang » et « Dieu grand designer »). Il est toujours risqué de procéder ainsi, car on se trouve tout de suite accusé de mélanger deux genres incompatibles; Frédéric Guillaud démontre pourtant que « la métaphysique et la science ont le droit de collaborer » (P. 228). Dans le chapitre III, le philosophe met en lumière la compatibilité entre la théorie du big-bang, appelée encore « modèle standard », et la doctrine de la création par une cause première elle-même incausée; il est certain que le rap-

prochement est parfois impressionnant (surissement du temps et de l'espace, apparition de la lumière...), mais Frédéric Guillaud veut rester prudent et surtout ne pas faire dépendre les vérités théologiques de doctrines qui peuvent recevoir des interprétations diverses. Le physicien Anglais Stephen Hawking donne, par exemple, une version complètement athéiste de l'apparition de l'univers dans son dernier livre « *Y a-t-il un grand architecte de l'univers?* ». Par ailleurs, Frédéric Guillaud se souvient sans doute de la phrase décisive de Victor Hugo: « *la science cherchait le mouvement perpétuel; elle l'a trouvé: c'est elle-même* ». Autrement dit, les théories scientifiques peuvent évoluer, voire changer de manière radicale et une doctrine métaphysique, par essence immuable, ne doit pas s'appuyer sur de tels fondements. C'est bien plutôt le contraire qui devrait avoir lieu, puisqu'on doit considérer la métaphysique comme science architectonique par rapport aux autres disciplines du savoir (Aristote).

C'est pourquoi les conclusions tirées de cette comparaison sont qualifiées par l'auteur lui-même de « probables » et non plus de « nécessaires ».

Évolutionnisme et darwinisme

Cela est encore plus vrai pour le chapitre IV (« Dieu grand designer ») où est développée la théorie du « dessein intelligent » qui affirme la présence et l'action d'une volonté et d'une intelligence transcendantes dans le développement et l'évolution de l'univers.

La question est beaucoup plus complexe que dans le chapitre précédent où on avait affaire à une théorie homogène; ici on assiste, en revanche, à un choc d'opinions et d'écoles

dont il est parfois difficile de démêler la trame : darwiniens et néodarwiniens, fondamentalistes, créationnistes... avec un foisonnement de nuances entre les divers protagonistes. C'est qu'il ne s'agit plus seulement de la création de l'univers, mais de son évolution et surtout de l'apparition de la vie.

Dans ce cas, les débats peuvent partir dans toutes les directions et les polémiques se développer sans fin. Frédéric Guillaud est parfaitement conscient de cet état de choses et fait de son mieux pour y amener quelque clarté ; il montre surtout que les recherches, les discussions et les controverses sont toujours d'actualité, en tout cas dans le monde anglo-saxon et en particulier aux États-Unis, où ces thèmes sont l'objet de publications et de colloques où les opinions s'affrontent avec vigueur, mais dans le respect mutuel.

La sentence de Victor Hugo, citée plus haut, apparaît ici plus vraie que jamais. Mais il est bien difficile avec une telle situation d'arriver à des conclusions définitives ; l'argumentation de Frédéric Guillaud, qui va dans le sens d'une affirmation de l'existence d'une cause intelligente, est solide, mais elle ne peut être affectée, là encore, que d'un coefficient de probabilité élevé qui ne conduit cependant pas à la certitude absolue.

Il nous semble toutefois que l'auteur accorde peut-être trop de valeur aux hypothèses évolutionnistes de type Darwinien, dont il montre pourtant en de nombreux endroits les insuffisances et les contradictions ; par ailleurs, il évacue bien trop vite, selon nous, les théories « vitalistes » en cédant trop facilement aux assertions mécanicistes et matérialistes sans se livrer à l'examen critique approfondi qu'il sait si bien mener à d'autres moments.

En tout cas, ce chapitre sur le « *dessein intelligent* » devra être lu et relu attentivement pour en tirer toute la substance et en saisir l'extrême complexité ; à lui seul, ce sujet mériterait plusieurs volumes et c'est un des mérites de l'auteur de nous en avoir exposé la quintessence sans simplification ni réductionnisme.

Aurait-on pu inventer Dieu ?

Dans la troisième partie de l'ouvrage « si Dieu n'existait pas nous ne pourrions pas l'inventer », Frédéric Guillaud revient à la réflexion philosophique proprement dite ; il s'agit ici de détourner notre regard du monde, des rapports de Dieu et de l'univers, ce qui était l'objet des chapitres précédents, et de regarder en nous-même, dans notre esprit, en considérant les idées qui y habitent. L'auteur va successivement développer trois approches :

– En premier lieu « l'argument ontologique », qui peut se résumer ainsi : j'ai en moi l'idée d'un être parfait ; or l'existence est une perfection ; donc cet être parfait existe. Cet argument est considéré par lui comme intéressant, mais se révèle non probant in fine.

– En second lieu, l'argument fondé sur l'idée d'infini présente en mon esprit. Frédéric Guillaud s'appuie sur les analyses de Descartes, qu'il trouve cependant insuffisantes et auxquelles ajoute de nouveaux arguments qui conduisent, une fois encore, à des conclusions probables.

– Enfin, un argument sans doute moins attendu, celui de « l'aspiration au bonheur », qui se révèle finalement extrêmement fécond. L'auteur aborde ici l'inévitable problème du mal et de la souffrance et montre au terme d'une analyse très fine que les raisons invoquées à partir de là pour nier l'existence d'un Dieu suprêmement

bon ne tiennent pas, car, en premier lieu, cette existence a été prouvée par ailleurs et, en second lieu, la « Bonté » de Dieu n'est pas de même nature que le concept tout humain que nous pouvons en avoir (cf. en particulier PP. 396-397). Vouloir en savoir plus relève de la révélation et de la foi, et nous sortirions alors du cadre rationnel auquel il a choisi de se limiter dans cet ouvrage.

La réflexion philosophique et la quête religieuse

Dans sa conclusion, Frédéric Guillaud réaffirme la parfaite connivence entre la réflexion philosophique et la quête religieuse; la première est même pour lui un préalable à la seconde. Il est certain que ce livre y contribuera puissamment, et on ne peut que le féliciter pour la qualité du travail qu'il a réalisé, tant par son érudition et son sens pédagogique que par sa rigueur formelle et argumentative qui réhabilite, si besoin était, l'analyse philosophique.

Nous voulons enfin souligner ce qui nous est apparu comme un apport capital et nouveau qu'apporte la lecture de cet ouvrage: c'est la « *translatio studiorum* » qui s'est effectuée du monde latin vers le monde anglo-saxon, et le plus souvent de l'Europe vers les États-Unis. Aujourd'hui, en effet, les recherches, les publications et les débats sur tous les sujets qui ont été abordés ici se déroulent par principe de cet univers. Parmi les scientifiques, fourriers de l'athéisme, on a cité le physicien Stephen Hawking; on pourrait ajouter à la liste le nom du généticien américain Richard Dawkins. Mais Frédéric Guillaud cite en abondance dans le camp adverse des auteurs qui sont pour la plupart peu connus ou inconnus chez nous: Richard Swiburne, William Lane Craig,

Peter Strawson, William Dembski, David Oderberg, David Chalmers... On se reportera à la bibliographie conséquente, en fin de volume, pour avoir la liste de ces auteurs, tous anglo-saxons.

La conclusion qu'on peut en tirer n'est pas glorieuse pour nous autres Européens et surtout pour nous Français. C'est comme si nous avions déserté le terrain de la philosophie et de la théologie dans toutes ces matières; est-ce par lassitude ou par peur, ou simplement par paresse? Frédéric Guillaud en donne une explication au moins partielle en rappelant une fois encore le rôle dissolvant de la critique Kantienne. Il semble bien en tout cas que cette influence nocive se soit arrêtée à la Manche puisqu'elle a épargné les penseurs anglo-saxons, qui nous rendent aujourd'hui bien des points dans ce qui était autrefois la chasse gardée des Européens continentaux.

Il est bien triste de constater chez nous cette dormition de l'intelligence associée à une démission de la volonté. Kant disait avoir été réveillé de son « sommeil dogmatique » par la lecture des ouvrages de Hume; peut-être le livre de Frédéric Guillaud contribuera-t-il à nous réveiller de notre assoupissement et à nous faire prendre conscience de notre retard. Ce n'est certainement pas, en tout cas, un de ses moindres mérites de nous lancer un tel défi et de nous inviter à nous remettre en cause sans délai.

Patrick Brun

***“Dieu Existe, arguments philosophiques,** Frédéric Guillaud, Le Cerf, La nuit surveillée. Prix indicatif 29,00 €. Se trouve à la Procure